L'artiste n'est pas à la remorque de la masse

Le Soleil 1/11/78

Cher monsieur Mordret,

Votre lettre publiée dans LE SOLEIL du lundi 30 octobre 1978 aurait dû rester sans réponse puisqu'elle a été écrite si souvent au cours des siècles, à chaque manifestation d'une nouveauté. C'est ainsi qu'au cours du dernier siècle, on a pu la lire au sujet des musiciens, des dramaturges, romanciers et en peinture pour tous les mouvements aussi bien contre les impressionnistes, les cubistes, les surréalistes que contre les abstraits, les "pop", les minimalistes, etc... A Québec, nous l'avons lue il y a cinq ans à la suite d'une exposition de Richard Mill à la galerie Joliette. Elle était signée du critique du SOLEIL de l'époque. Mais vous sembiez l'avoir écrite avec tant de convictions et d'énergie que l'on ne doit pas vous priver du plaisir d'une réponse.

De toute évidence, vous êtes allé au Musée du Québec récemment. Au premier étage, René Richard vous a bouleversé et au deuxième étage un artiste d'avant-garde vous a renversé. Ce peintre, par pudeur et pour limiter les dégâts, ne doit pas être nommé par son nom de telle sorte que seuls les malheureux non prévenus sachent qu'il s'agissait de Richard Mill, "ce n'importe qui avec l'appui de critiques engagés, ce corrupteur des jeunes et des gens de bon sens."

De toute évidence aussi vous n'y avez rien compris, rien senti sauf peut-être une amère impression d'être parfaitement étranger à ce monde et totalement dépassé. A ce stade, il aurait fallu un peu d'humilité ce qui est difficile quand on compte déjà sur un appui de 90 à 95% des gens, "selon des rapports dignes de foi". Et non content de charcuter l'artiste, vous embrochez le Musée, les critiques, l'art contemporain, "qui est si exhibitionniste" (je pense à Kelly, Noland, Albers, Gaucher, Molinari, Tousignant, etc) et pour finir les bourgeois "épatables", ces bonnes poires, victimes faciles de la mafia des arts visuels et qui toujours selon vos "sources dignes de foi" ne représenteraient que 5 à 10% des visiteurs du Musée et pour lesquels même une toute petite exposition est une concession inadmissible de la part d'une institution publique sainement administrée.

Cette exposition fut votre chemin de Damas, votre sang, votre bon sens devrais-je dire, n'a fait qu'un tour et enfourchant Rossinante, vous vous fites le champion d'une campagne d'opinion publique contre ce gaspillage éhonté.

Mais à la réflexion, il doit y avoir quelques moyens de calmer vos appréhensions. Ce rôle de payeur de taxes vous le partagez avec ces gens qui n'ont pas votre bon sens. Ne serait-ce que par cet aspect nous avons déjà un point commun et c'est ce que le Musée a compris. C'est pourquoi il doit, de temps en temps, procurer un peu de plaisir à cette minorité de voyeurs. Oh! pas trop, juste assez, pour les empêcher de crier. C'est du moins comme ça que j'interprète la parcimonie avec laquelle on nous sert ce genre d'explication.

Vous semblez flairer quelque chose de louche, vous sentez que le Musée n'est pas libre, qu'il subit des influences indues, celles de critiques engagés. Des mauvais compagnons quoi! Et c'est d'autant plus suspect que ces critiques à Québec n'écrivent plus dans les journaux. Il faut donc qu'ils agissent par en dessous et c'est ça qui est particulièrement dangereux dans ce monde "kafkaien". L'ennemi est présent, c'est certain, puisqu'on en voit partout les effets, mais voilà, il se cache et c'est le rôle d'hommes avertis "qui en valent au moins deux", de nous avertir, nous qui sommes si vulnérables..

Que vous n'ayez pas aimé l'exposition de Richard Mill c'est votre droit! Que vous n'y ayez rien compris c'est évident. Que vous n'ayez plus l'intention d'y retourner c'est votre privilège et je l'accepte. Mais je ne comprends pas votre acharnement à tout ramener à votre niveau comme s'il n'y en avait qu'un seul. Vous avez constaté l'absence de critique, vous avez voulu y suppléer mais voilà, au lieu d'une critique, vous avez fait de la censure. Vous semblez affirmer que cette exposition de Mill est un échec parce qu'elle ne touche qu'une infime minorité, faudrait-il en conclure que Proust et Beckett ne valent rien parce qu'ils ne sont pas lus entre les périodes d'un match des Nordiques! La qualité d'un artiste va-t-elle de pair avec sa popularité? Il y avait des millions de personnes aux funérailles d'Elvis Presley et sept personnes à celles de Mozart.

Vous semblez pas réaliser qu'un artiste n'est pas à la remorque de la masse mais qu'il en est un moteur. Il n'est pas un amuseur public. Son but n'est pas la récréation mais la création et c'est pour cela qu'il est longtemps seul, aussi longtemps qu'il n'a pas été rejoint par la population et lorsque ça se produit, on parle de lui comme d'un classique. Après tout, un classique c'est d'abord un moderne d'avant-garde.

Dans votre lettre, vous proposez que la société ne supporte que les artistes dans le ton, dans votre ton bien sûr, de telle sorte que l'on aura une belle production uniforme que l'on pourra faire voir sans risque à nos enfants le dimanche après-midi quand il pleut trop pour marcher sur les plaines. Mais jamais l'art, sous toutes ses formes, n'a progressé sous contention. Les plus belles oeuvres sont faites en toute liberté, égoïstement comme si l'artiste ne se parlait qu'à lui seul en n'utilisant que le minimum de moyens, sans concession à la mode, sans chrome ni crémage à gâteaux.

J'ai cru jusqu'au dernier paragraphe que vous étiez un irréductible mais à la fin de votre lettre, j'ai senti votre ouverture d'esprit même votre magnanimité quand vous reconnaissez à l'artiste comme concession suprême, le droit entier de contempler ses propres oeuvres, SEUL dans son atelier, ou avec son cercle d'amis et d'initiés...

Pourvu que ces choses se passent en privé et entre adultes consentants!

Patrice Drouin
Ste-Foy.